



KENNETH  
COOK

L'ivresse du kangourou  
et autres histoires du bush



Un kangourou accro à la bière que l'alcool rend agressif, un pilote qui s'évanouit aux commandes de son avion en découvrant que s'y trouvent des lézards à collerette, un homme à deux doigts d'en finir à tout jamais avec ce sport national qu'est le cricket. Autant de situations farfelues, incongrues, hilarantes qui font la force de Kenneth Cook, auteur australien aussi culte qu'incontournable.

« Mais que se passait-il  
dans la tête de Kenneth Cook  
pour inventer des situations pareilles ? »

*Le Monde*



L'Ivresse du kangourou  
et autres histoires du bush



Kenneth Cook

L'Ivresse du kangourou  
et autres histoires du bush

*Traduit de l'anglais (Australie)  
par Mireille Vignol*

Éditions Autrement **Littératures**

Titre original *Frill-Necked Frenzy*

© Succession Kenneth Cook

Publié pour la première fois en français en 2012

par les éditions Autrement

© Éditions Autrement, un département  
des éditions Flammarion, 2022,

pour la présente édition et la traduction

ISBN : 978-2-0802-8154-8

*À Margaret Gee,  
ma belle directrice littéraire blonde,  
avec toute mon affection*





## Tempête de lézards à collerette

Je soupçonne Alex Robinson d'être devenu pilote uniquement parce qu'il était terrifié par toutes les créatures qui parcourent la terre, nagent dans les eaux ou volent dans le ciel.

C'était cependant un excellent pilote, mais – tout aussi cependant – il est hors de question que je remette les pieds dans son avion.

Il souffrait davantage de phobie névrotique que de simple peur. Il ne supportait aucune proximité avec ce qui bougeait, à l'exception des êtres humains.

La vue d'une vache broutant dans une prairie lui donnait des palpitations. Un oiseau volant à basse altitude le faisait blêmir. Il ne nageait jamais car il avait en horreur tous les requins, anguilles et autres épouvantables résidents aquatiques. Les insectes le terrifiaient, et il se protégeait en permanence le visage et le cou grâce à une moustiquaire en tulle suspendue à son

chapeau. Un chien ou un chat parfaitement inoffensif pouvait lui donner des convulsions.

Mais ce qu'il redoutait par-dessus tout, c'était les reptiles.

L'idée seule qu'un lézard ou un serpent puisse se trouver dans un rayon d'un ou deux kilomètres transformait Alex en une épave bègue de frayeur. Un jour que je le conduisais à l'aérodrome de Bourke, un varan avait traversé la route devant la voiture et Alex avait immédiatement tourné de l'œil.

L'incongru de l'histoire, c'est qu'il avait le physique stéréotypé du héros : grand, bel homme, moustache drue de style militaire, chevelure blonde et bouclée, et un air jovial et insouciant.

Alex était pilote de charter et je voyageais beaucoup avec lui. Il était d'excellente compagnie, quoique un peu pénible. Si nous partions une chambre de motel, par exemple, il commençait par l'inonder d'insecticide, puis il la fouillait de fond en comble et allait jusqu'à défaire entièrement le lit pour vérifier qu'aucun reptile ne s'était glissé à l'intérieur.

Il avait toujours des bottes qui lui montaient jusqu'aux genoux au cas où un serpent égaré aurait voulu l'agresser et le mordre, au coin de quelque rue surpeuplée. Il portait des gants dès

que possible et gardait les mains dans les poches quand il ne le pouvait pas, de peur qu'une mite ou un papillon ne frôle sa peau nue.

Le seul endroit où il se sentait vraiment à l'aise, c'était aux manettes de son appareil, à plusieurs milliers de mètres d'altitude, loin de toutes sortes d'ailes, d'écailles, de plumes ou de poils, de griffes, de sabots ou de crocs. Mais avant ça, il fallait que l'avion ait été entièrement pulvérisé d'insecticide et minutieusement fouillé pour le débarrasser de toute créature vivante.

La dernière fois que j'ai voyagé avec lui (et ça restera mon dernier voyage avec lui), nous sommes allés de Kalgoorlie à Perth. Il remplaçait un ami souffrant qui assurait un service de petit courrier, fret et passagers. J'étais à Kalgoorlie pour prospecter de l'or et, quand j'ai appris qu'Alex était en ville, je suis allé boire quelques verres avec lui.

Boire avec Alex était toujours embarrassant car il gardait son chapeau à moustiquaire, même dans un bar chic et climatisé, et il balayait continuellement la salle d'un regard angoissé au cas où quelque dangereux spécimen de faune s'y serait faufilé.

Il partait pour Perth le lendemain et comme il avait de la place, il m'a proposé d'en profiter. Je venais de passer trois jours à battre la campagne

aride du nord de Kalgoorlie en quête d'or. Comme je n'avais pas trébuché sur d'énormes pépites et que je me décourage rapidement, j'ai sauté sur cette chance de déguerpir.

Le lendemain matin, je me suis présenté à l'aérodrome de Kalgoorlie et j'ai patiemment attendu qu'Alex vide quatre bombes aérosol d'insecticide et s'assure qu'il n'y ait rien de vivant dans la cabine. Je me suis souvent demandé comment les passagers pouvaient survivre dans cette atmosphère polluée, mais ils y parvenaient.

Après un examen minutieux de son appareil – je ne me souviens plus de la marque, mais il s'agissait d'un bimoteur six places à double commande –, Alex fut convaincu qu'aucune créature en maraude ne s'était glissée à l'intérieur.

Il transportait deux autres passagers : un petit homme entre deux âges, grassouillet, d'allure prospère, et une jeune dame japonaise, tout à fait charmante, vêtue d'un chemisier en soie peint à la main et d'une longue et ample jupe noire. Ils ne se connaissaient pas et attendaient tous les deux dans un silence perplexe qu'Alex ait fini de vérifier que l'avion ne contenait rien de nocif. Ils ont sans doute pensé qu'il était extrêmement sensible aux menaces terroristes.

Alex finit par leur permettre de monter à bord en résistant à la tentation, sans doute très forte, de les imbiber de Raid et d'inspecter leurs vêtements pour s'assurer qu'ils n'abritaient pas à leur insu un ou deux poissons d'argent.

Le petit gros, qui répondait au nom de M. Brown, transportait une énorme valise qui avait l'air très lourde. Alex voulut la placer en soute, mais Brown protesta et expliqua qu'il préférait la garder avec lui. Notre pilote eut un sourire entendu : il présumait, tout comme moi, que son bagage était bourré d'or illicite acheté dans un bar de Kalgoorlie avec de l'argent sale.

— D'accord, concéda-t-il, mais il faudra la placer par terre, devant vous. Ce ne sera pas très confortable.

— Ne vous en faites pas, répondit Brown, sur le ton coopératif et poli d'un homme habitué aux activités criminelles.

Alex et moi n'étions pas inquiets. Les échanges d'or illicites assurent la prospérité de Kalgoorlie. Les gens impliqués ne sont pas dangereux tant que vous ne les embêtez pas.

Je pris la place du copilote à côté d'Alex, Brown était derrière nous, et la Japonaise derrière lui.

Alex s'assura que nous avions tous bouclé notre ceinture et décolla pour Perth ; il faisait un temps idéal.

Je sentais Alex se détendre au fur et à mesure que nous prenions de l'altitude. Il n'y avait plus rien pour alimenter ses phobies. Il resterait éloigné du monde cruel des espèces vivantes jusqu'à notre arrivée à Perth.

— Quelle belle journée, dit-il. Le vol devrait être agréable. Mais ne t'inquiète pas si on traverse quelques turbulences. Les thermiques sont imprévisibles, par ici.

Il n'avait pas terminé sa phrase que nous perdîmes soudain quelques mètres dans un trou d'air, ce qui suscite toujours chez moi une peur panique et me propulse l'estomac entre les oreilles.

La chute se termina brutalement, comme toujours, et Alex, qui souriait calmement, se tourna pour rassurer ses passagers.

— Je vous prie de m'excuser, dit-il. Les turbulences sont fréquentes quand on survole des zones aussi chaudes, mais vous n'avez pas à...

Il s'interrompit et son visage s'effondra littéralement d'horreur.

Je me retournai pour voir ce qui l'avait épouvané et mon visage s'effondra également, pas à cause de ce que je voyais, mais parce que je savais quel effet ce spectacle aurait sur lui.

La chute et la secousse avaient ouvert la valise de Brown et une bonne dizaine de lézards à

collerette sautillaient dans la cabine. Brown n'était pas trafiquant d'or : il faisait de la contrebande d'espèces protégées.

Les lézards, collerettes relevées et hérissées, la gueule ouverte, sifflaient furieusement et se jetaient frénétiquement dans tous les coins de la cabine.

Laissez-moi vous dire que le lézard à collerette, en dépit de son aspect monstrueux, est une créature tout à fait inoffensive. Il n'est même pas fichu de vous pincer sérieusement le doigt. C'est là tout l'intérêt de son horrible apparence : il est incapable de se défendre contre les créatures qui ne sont pas effrayées par ses mouvements de collerette et ses crachements.

Alex n'appartenait pas à cette catégorie. Il fixait les lézards affolés qui envahissaient la cabine. Son visage se vida de ses couleurs, il gargouilla atrocement, ses yeux tournèrent dans leurs orbites et il tomba raide évanoui.

Il s'affala sur les commandes, ce volant en demi-lune qui remplace ce que l'on appelait le manche à balai dans les appareils d'antan. L'avion piqua du nez et se précipita à toute allure vers la terre, qui me parut soudain très proche.

Grâce à mes rudiments d'aéronautique, j'eus le réflexe de saisir le levier de commande et de

le tirer en arrière. Malheureusement, mes rudiments ne m'avaient pas appris à le manier correctement, et j'avais tiré dessus beaucoup trop brusquement.

L'appareil suspendit sa plongée avec une telle brutalité qu'il trembla violemment (je vous jure avoir vu battre les ailes), puis il se planta sur la queue et attaqua sa longue ascension vers le soleil. De vagues souvenirs des leçons de pilotage prises dans ma lointaine jeunesse me disaient que si j'essayais de le faire piquer du nez maintenant, le moteur allait caler et l'appareil tomberait la queue la première.

Je maintins le levier de commande dans sa position, l'avion se coucha sur le dos et nous continuâmes notre vol la tête en bas.

Des lézards à collerette dégringolaient de partout en sifflant comme des fous. Brown hurlait, la Japonaise vociférait en japonais, je beuglais inutilement pour réveiller Alex, qui pendait à l'envers à côté de moi, aussi insouciant qu'inconscient.

Les lézards avaient maintenant envahi la cabine de pilotage. Une dizaine de ces créatures dans un espace aussi réduit, et on aurait juré qu'il y en avait un millier. J'avais l'impression qu'ils pullulaient comme des mouches. Ils ne



tenaient pas en place. Ils parcouraient le toit de la cabine et crachaient à tue-tête.

La situation ne me plaisait guère. J'étais au contrôle (tout théorique) d'un avion avec : un pilote évanoui, un contrebandier hystérique, une dame japonaise surexcitée et une dizaine de lézards furieux, tout ce beau monde la tête en bas. Vous ne serez pas étonnés d'apprendre que je n'en menais pas large.

Je tentai de me rappeler ce qu'on fait dans de telles circonstances, mais ma formation rudimentaire n'avait prévu aucun cas de figure utile.

Il me semblait que si je poussais le levier de commande, l'avion monterait. Mais je ne savais pas comment accélérer et redoutais de caler si je n'augmentais pas la vitesse. J'avais donc le choix : soit je continuais de voler la tête en bas jusqu'à l'épuisement total du carburant et notre crash dans un coin du centre de l'Australie, soit je tirais sur le levier, ce qui d'après moi orienterait le nez de l'appareil vers la terre, et j'essayais ensuite de le stabiliser et de le remettre à l'endroit. Je n'avais pas la moindre idée de ce que je ferais après ça, mais tout me semblait préférable à la situation actuelle.

J'exerçais une pression mesurée sur le levier. Naturellement, le nez baissa et nous commençâmes à chuter. Je continuai à tirer et les ailes

s'agitèrent comme si elles allaient s'arracher, mais je ne pouvais rien faire d'autre. Après un temps qui dura et dura encore, pendant que la terre s'approchait dangereusement, l'appareil arrêta son piqué et se rétablit. Je maintins le levier. Immédiatement, les lézards, qui avaient été collés au plafond par la force centrifuge, se mirent à tomber dans tous les sens.

C'était le dernier de mes soucis. Tout ce que je voulais, c'était maintenir l'appareil loin du sol jusqu'à ce qu'Alex revienne à lui et reprenne les commandes.

En attendant, nous semblions hors de danger. J'avais les pieds sur le gouvernail et, si l'appareil tanguait sans arrêt sous ma pression mal assurée, au moins restions-nous en l'air.

Je me tournai vers Alex. La tête effondrée sur le côté, il marmonnait des propos incompréhensibles. J'avais l'espoir peu réaliste qu'il reprendrait bientôt conscience. Mais comment réagirait-il s'il se réveillait face à un lézard à colerette furieux ? Il y en avait trois sur le tableau de bord.

— Remettez ces maudits lézards dans la valise ! hurlai-je à Brown.

Je ne savais pas du tout comment il allait s'y prendre, mais quand on est complètement

paumé, il est toujours réconfortant de donner des ordres.

Alex revint à lui, se retrouva face à trois lézards enragés, hurla, arracha sa ceinture et se précipita à l'arrière de la cabine où il bondit sur les genoux de la Japonaise. Il y trouva cinq nouveaux lézards, poussa un deuxième hurlement et rampa jusqu'au siège à côté de Brown. Cinq autres lézards l'y attendaient et Alex essaya de s'enfouir sous le siège ; il sanglotait, les mains sur la tête.

— Alex ! beuglai-je. Ces lézards sont complètement inoffensifs. Pour l'amour du ciel, mon gars, ressaisis-toi et prends les commandes de l'avion, sinon nous allons tous périr !

Pour toute réaction, Alex fourragea plus profondément sous le siège. Un lézard lui grimpa sur le dos et il poussa un gémissement atroce.

— Ils ne peuvent pas te faire de mal, Alex ! criai-je. Ils ne sont pas venimeux, ils ne mordent pas, ils ne sont même pas capables de griffer.

Je ne compris pas ce qu'Alex ronchonna.

— Quoi ?

— Ils sont affreux, me dit-il.

Incroyable !

— Évidemment qu'ils sont affreux. C'est leur boulot d'être affreux. Mais ils sont nettement

moins affreux que nous le serons dans peu de temps si tu ne reviens pas ici faire *ton* boulot.

Alex se contenta de balbutier et de sangloter confusément. La mort lui paraissait bien douce comparée aux lézards à collerette.

Je pensai soudain à la radio. Et à tous ces films et romans où des amateurs incapables se retrouvent aux commandes d'avions et sont guidés jusqu'à la base par la voix sérieuse et posée de professionnels. C'était probablement la solution. J'avais quelques notions de pilotage. Si quelqu'un me donnait des instructions, je pourrais assurer l'atterrissage de ce sale avion.

Je saisis la radio, appuyai sur le bouton d'appel et chevrotai :

— Au secours. *Mayday*. Au secours !

Après un long silence, une voix mécanique et impersonnelle me répondit.

— Pouvez-vous répéter, s'il vous plaît ?

— Au secours ! *Mayday, mayday* !

— De quel type d'appareil appelez-vous ?

Je compris alors qu'il était inutile de hurler. Mieux valait être cohérent.

— Écoutez, je suis aux commandes d'un avion pas loin de Kalgoorlie, y a des lézards à collerette partout, le pilote est complètement flippé et je sais plus quoi faire.

Une longue pause suivit. Puis, enfin :

— Veuillez répéter le message.

— Je viens de vous le dire, criai-je. Je suis un civil. L'avion est plein de lézards à collerette. Ils ont terrorisé le pilote. Je ne sais pas piloter un avion. Aidez-moi à m'en sortir.

Une très longue pause suivit.

— De quel type d'appareil appelez-vous ?

— Mais qu'est-ce que vous voulez que j'en sache. Il a un moteur et deux ailes. Vous êtes bien avancé ? Le problème, c'est qu'il est plein de lézards et que le pilote est tétanisé par la peur. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Commencez par libérer les ondes, petit rigolo. Si on réussit à vous localiser, l'amende va être salée, mon coco, et je vous signale que vous risquez même la tôle.

— Je vous en prie, hurlai-je. Je dis la vérité. Je suis en vol avec tout un tas de lézards et un pilote complètement largué. Vous m'entendez ?

Mais la radio n'émit que du silence.

Il est étonnamment facile de piloter une fois que l'appareil est stabilisé. Je n'avais rien d'autre à faire que rester assis et ajuster légèrement le gouvernail ou les commandes de temps à autre. D'après l'altimètre, nous étions à 1 500 mètres d'altitude et aucune colline ne s'annonçait. L'avion

finirait par tomber en panne de carburant, mais nous n'étions pas en danger immédiat.

C'est alors que la Japonaise commença à se dévêtir. Elle se planta dans le couloir et leva sa longue jupe noire au-dessus de ses hanches. Certes, l'hystérie ne nous frappe pas tous de la même façon, pensai-je, mais chaque chose en son temps.

Comment pouvais-je la raisonner ? Elle ne parlait sans doute pas notre langue.

— Madame, je vous suggère de vous rhabiller, lui dis-je d'une voix forte et intelligible, le corps crispé et le regard droit devant moi (il n'y a guère d'autre choix quand on pilote un avion). À moins que vous vouliez sentir des lézards galoper sur votre peau nue.

— C'est précisément parce que je n'y aspire pas que je fais cela, répondit-elle d'une voix posée et dans un meilleur anglais que le mien. De toute évidence, nous devons remettre les lézards dans le sac, sinon (elle hocha le menton vers Alex, qui pleurnichait la tête par terre) il ne va jamais se remettre. Je vais les attraper dans ma jupe.

Et c'est ce qu'elle fit. Brandissant le vêtement comme une cape de matador, elle balaya calmement les reptiles et les rassembla sous un siège. Ils agitaient frénétiquement leurs collerettes et

sifflaient comme des bouilloires à vapeur, mais ils ne résistaient pas à cette femme, qui tenait sa jupe comme un gant, les ramassait un par un et les tendait à Brown.

Ce dernier, complètement remis de ses émotions, déposait les lézards dans sa valise, tout en reluquant la culotte de la fille. Ces contrebandiers de faune sauvage sont de véritables crapules. Il prit une éternité à lisser les écailles, à réarranger les collerettes, bref à disposer les bestioles comme il l'entendait.

— Grouillez-vous, nom d'un chien ! gueulai-je. On sera à Tombouctou avant que vous n'ayez récupéré ces sales bêtes !

— ... Dix, onze, douze, comptait la Japonaise, tandis que Brown les jetait dans la valise. Ils sont tous là.

— Vous êtes sûre ? demandai-je distraitement tandis que l'avion se mettait à faire des écarts inexplicables.

— Bien sûr que oui, répondit-elle d'un ton mielleux. Je les ai comptés.

Elle rabattit sa jupe, puis elle se pencha sur Alex et le poussa de l'orteil.

— Debout, pilote, lui dit-elle d'un ton sans appel, levez-vous et prenez les commandes de cet appareil !

Ses paroles eurent un effet extraordinaire sur Alex. Il se mit immédiatement au garde-à-vous, pour autant qu'un homme qui rampe et pleurniche par terre en soit capable. Il restait toutefois incrédule.

— Ils sont partis ? murmura-t-il en se frottant les yeux.

— Oui ! glapis-je. Viens prendre la relève, Alex, pour l'amour du ciel !

Il respirait péniblement et roulait des yeux comme un cheval effarouché, mais à part ça, il semblait maître de lui. Il prit mon siège avec précaution — après avoir vérifié dessous, puis derrière — et commença à activer tout un tas de manettes et leviers.

En peu de temps, nous avions repris un vol raisonnablement paisible à destination de Perth. La valise était rangée au plus profond de la cabine, la Japonaise et Brown s'étaient attachés dans leurs sièges et je commençais presque à me calmer.

Mais Alex était malheureux.

— Je sens encore ces petits salopiaux me sauter dessus, râla-t-il en se grattant copieusement. T'es sûr qu'ils sont tous dans la valise ?

— Bien sûr que oui, gros nigaud, lui dis-je pour le rassurer.



— J'ai des démangeaisons. Je crois que je deviens fou.

Pas avant moi.

— Ferme-la et occupe-toi de piloter, lui conseillai-je.

Il ne m'écouta pas. Il gigota, rouspéta et tempêta jusqu'à Perth. Après l'atterrissage, nous nous sommes pliés aux formalités d'usage (la tour de contrôle semblait avoir oublié mes appels de détresse – en tout cas, la police ne m'attendait pas sur la piste pour me mettre sous les verrous) et nous avons débarqué.

Alex sortit de l'avion comme un springbok. M. Brown le suivit de peu et détala sans demander son reste, la valise sous le bras. La dame japonaise et moi-même sortîmes plus tranquillement.

Pour une fois, Alex paraissait heureux de sentir la terre ferme sous ses pieds. Il joua avec sa moustache blonde, l'air plus héroïque que jamais.

— Bon vol, hein ? me dit-il sèchement, comme s'il n'avait pas fait tout son possible pour nous tuer à peine une demi-heure plus tôt. Dommage qu'on ait eu ces petits soucis, continua-t-il en se grattant pensivement, mais finalement, on a fait un temps honorable.

Il sourit et défit la fermeture Éclair de son blouson de pilote.

Un lézard s'en échappa. Pas un gros spécimen. Il était froissé, contrarié et presque asphyxié, mais c'était bel et bien un lézard à collerette. Il rebondit sur la piste, puis se dressa sur ses pattes de derrière et siffla comme une cocotte-minute, la collerette complètement déployée.

Alex s'évanouit.

Je me tournai vers la dame japonaise.

— Je croyais que vous les aviez tous attrapés.

— Voyons, comment diable aurais-je pu savoir combien il y en avait ? me demanda-t-elle posément. Allons, partons d'ici.

Elle enjamba tranquillement le corps d'Alex. Je lui emboîtai le pas.

Nous n'avons pas regardé en arrière. Si ça se trouve, il y est encore, étendu sur la piste.

Je lui souhaite sincèrement de s'être fait dévorer par le lézard.